

LE SECRET DE L'ÉCRIVAIN PUBLIC

NOUVELLE JAPONAISE

I



ANGASKI, capitale de l'île Kiou-Siou, possède des rues bien larges et bien claires, car les maisons y sont basses, badigeonnées à la chaux, et recouvertes de tuiles blanches et noires.

Non loin de la grande bonzerie sur la place, on voit des parasols multicolores alignés, et sous ces parasols, des marchands ambulants. Le Christ qui a chassé les vendeurs du temple n'a pu les empêcher de s'installer aux alentours.

Que ce soit sur la place d'une église, d'une mosquée ou d'une bonzerie—en France, en Turquie et au Japon—les parapluies se retrouvent grands ouverts. Ici en toile verte; là en andrinople; plus loin, en papier coloré. Le décor peut changer ainsi que les costumes, mais la ténacité du marchand reste immuable aux côtés du temple; véritable "juif demeurant" de la sainte écriture.

Non loin de la bonzerie de Bouddha, il y avait donc de modestes commerçants installés, et parmi eux un vieil écrivain public avec ses pinceaux.

Dans un pays aussi lettré que le Japon, où tous les habitants sortent avec un encrier passé dans leur ceinture, le métier est peu lucratif. Et lorsque l'instruction sera obligatoire, ce qui ne peut tarder, l'écrivain public deviendra un banal copiste, comme dans les pays civilisés.

En attendant, l'écrivain public a pour client les illettrés, les timides; son pinceau doit, comme son style, se transformer au gré des confidences, tout comprendre et tout oublier!

Une famille s'approcha du lettré. Des gens d'humble condition: fillette de huit ans, marmot couché sur le dos de la mère, et garçonnet d'une dizaine d'années qui se tenait à l'écart. La femme s'avança de cet air craintif qui est l'apanage du malheur. Elle était jeune, jolie; et le luxe que prodigue volontiers la nature, petits pieds, mains fines, grands yeux, cheveux abondants, dents de perle, contrastait avec des vêtements misérables et des *ghétas* à semelle de paille.

Le vieil écrivain éprouva une vive sympathie pour sa cliente; il la fit asseoir, et comme elle désirait une longue lettre sans beaucoup payer, elle raconta naïvement son histoire: Fleur-Rose était son nom. Deux années auparavant, elle avait épousé Pé-Huan, un jeune serviteur du noble Lifu-Tchou.

"Li-fu-Tchou! le prince favori du taïcoun?" Les paupières de l'écrivain public battirent violemment en l'entendant nommer.

Fleur-Rose n'y prit point garde.

Elle dit que leur bonheur était sans nuages, car il se résumait dans un seul mot: tendresse!... mais, hélas! les satellites doivent suivre les astres dans leurs pérégrinations. Le prince fut nommé ambassadeur du Japon en Angleterre, un royaume lointain dont Fleur-Rose ignorait jusque-là l'existence. Pé-Huan dut partir.

Partir! mot déchirant qui contient autant d'amertumes que le mot *tendresse* avait contenu de joies!

Fleur-Rose resta avec son nouveau-né. Elle quitta sa maisonnette et alla habiter chez sa mère, pauvre veuve qui avait encore deux enfants à élever: la jeune femme dési-

gna la fillette et le garçon qui l'accompagnaient. Autre disgrâce! la mère mourut subitement un mois après le départ de Pé-Huan...

Plus que jamais Fleur-Rose connut la tristesse et les larmes! Elle se trouvait à la tête d'une petite famille, bien entendu elle avait adopté son frère et sa sœur, presque sans ressources, car la maladie et la mort coûtent cher! même au Japon! Les quelques pièces d'or laissées par le mari étaient épuisées... Vivre sans nouvelles de l'absent, sans une parole de commisération, ajoutait l'abandon à la misère, à la tristesse au découragement. Mais le ciel s'éclaircissait!

Pé-Huan venait enfin d'écrire: bienheureux message consolateur! C'est cette longue lettre que Fleur-Rose voulait entendre lire par l'écrivain public et à laquelle elle souhaitait de répondre vivement.

La jeune femme tendit au vieillard une pancarte qu'il lut d'une voix attendrie, tandis que Fleur-Rose fermait à demi les yeux pour mieux l'entendre et se recueillir.

"La lettre est écrite en entier de la main du prince Li-fu Tchiou! murmura l'écrivain avec une expression de joie mal contenue.

—Vous connaissez donc l'écriture de Son Excellence?

—Je vous dirai... nous autres de la place publique lisons tant et tant de documents administratifs que certaines écritures nous frappent, et restent gravées là..."

Le japonais avait machinalement porté la main à son cœur, mais il s'empressa de la reporter à son front.

D'ailleurs Fleur-Rose s'inquiétait peu de l'émoi du vieil écrivain, elle était si impatiente de savoir ce que lui disait son époux!

"Ma femme adorée, ma Fleur-Rose bien-aimée, si j'avais pu m'imaginer que la terre était si vaste et que l'Angleterre fût au bout du monde... j'aurais prié mon bon maître de me laisser auprès de toi..."

II

Na-Hio, le vieil écrivain public, lut à deux reprises le message consolateur. Volontiers le cœur de l'absent retraçait la vie monotone des villes "civilisées" et assurait à sa chère épouse que nul pays ne pouvait être comparé au Japon.

"Figure-toi, disait-il, pour te donner une idée de l'intelligence de ces peuples que l'on dit si supérieurs à nous autres Asiatiques, ils nous prennent tous ici pour de vieilles femmes! Et cela, parce que nous avons les cheveux longs et n'avons pas de barbes! une jupe flottante et point de pantalons serrés! On nous regarde comme des bêtes curieuses, et il faut, pour passer inaperçu, s'habiller dans les affreux habits sombres des Anglais, cacher nos cheveux et notre nationalité."

La lettre était pleine de critique sur les mœurs et le climat brumeux de l'Angleterre.

Un billet de banque, glissé dans la lettre, vint encore adoucir la réception de cette chère missive.

Fleur-Rose voulut y répondre. Les pensées philosophiques n'étaient pas son fort. Elle pria Na-Hio de raconter les tristes événements advenus depuis le départ de Pé-Huan, et puisant dans sa tendresse un nouvel élan de générosité, elle conjura du moins de prendre patience et d'attendre la volonté du prince pour regagner Nangasaki.

Mais tandis que la jeune femme dictait, le bon Na-Hio écrivait directement au prince Li-fu Tchiou et se rappelait à son souvenir. Jamais il ne l'aurait fait, n'était le désir de venir en aide à la pauvre Fleur-Rose.

Son Excellence se souviendrait-elle de Na-Hio, son ancien professeur? celui qui

pendant dix ans l'instruisit dans la langue brillante des lettres.

Depuis de longues années, l'élève, devenu le favori du taïcoun, avait oublié le vieux professeur. En passant sur la place de la bonzerie, aurait-il d'ailleurs reconnu dans le pauvre écrivain public, dans cette épave de la mauvaise fortune, le fidèle Na-Hio, trop fier pour divulguer jamais le secret de sa misère?

Mais ce n'était point de lui qu'il venait parler. Il évoquait les années écoulées rien que pour adresser une supplique au prince: le serviteur Pé-Huan était malheureux là-bas. Plus malheureuse encore était sa femme, ici! Pourquoi séparer ces âmes aimantes? Pourquoi rayer des jours de bonheur à la vie de deux êtres qui n'ont peut-être pas de longues années à vivre ensemble?

Na-Hio connaissait le cœur compatissant du prince. Sa sollicitude à écrire la longue lettre de son serviteur en était une nouvelle preuve. C'était fort de cette bonté que le vieux professeur implorait son élève. Dans deux mois le solstice d'hiver amenait la *fête des gens mariés*, cette solennité à laquelle nul mari ne veut manquer, et qui parfois le ramène au foyer du bout de l'empire où ses occupations le tenaient éloigné; fête conjugale que chaque bonzerie célèbre avec pompe, où la ville entière s'illumine, tandis que la demeure des époux est en joie... Dans deux mois, Pé-Huan frapperait-il à la porte de Fleur-Rose, laquelle n'ose espérer un retour si prompt? Fleur-Rose, dont les larmes inondent le visage, tandis qu'elle assure son mari de sa résignation?...

Loin de se douter du complot paternel que venait d'ourdir à lui tout seul l'excellent Na-Hio, Fleur-Rose prit la lettre qu'elle croyait avoir dictée, paya le vieil écrivain avec une menue monnaie, y ajouta de bonnes paroles, puis s'éloigna, et Na-Hio ne la revit pas pendant quelque temps.

On sait qu'au Japon il n'existe pas de jour de repas hebdomadaire. Si le Dieu des chrétiens impose, tous les sept jours, un jour de calme, Bouddha se contente de jeter de loin en loin une *matsouris* ou fête d'obligation.

Six grandes fêtes viennent, au surplus, s'imposer au culte des Japonais: 1o. le premier de l'an (au commencement de février) avec les étrennes, qui consistent pour la plupart en éventails et cadeaux de poisson séché (en guise de douceurs); 2o. la *fête des poupées*, qui est la *Sainte-Catherine* des Japonaises; 3o. la *fête des bannières*, dédiée aux garçons; 4o. la *fête des lanternes*, qui doit être donnée en l'honneur des gens éclairés (?) 5o. la *fête des chrysanthèmes*, où l'on effeuille, sur le seuil des maisons, les pétales colorés de ces jolies fleurs; enfin 6o. la *fête des époux*, celle à laquelle l'écrivain public avait fait allusion, et qui donne la mesure d'un empressement digne de louanges, de la part des maris. Il n'est pas de prétexte, ce jour-là, pour désertir le toit conjugal. La galanterie s'impose comme un devoir. Oh! une fois par an, les autres peuples pourraient également fournir cette mesure, si jamais l'idée venait d'instituer une telle fête dans un pays civilisé!...

La sympathie est un fil électrique avec courant d'aller et retour, dira un philosophe du vingtième siècle. La sympathie, qui avait vibré au cœur du vieil écrivain lorsque Fleur-Rose s'était approchée de lui, avait gagné à son tour la jeune femme.

La lettre était partie; elle ne pouvait avoir encore de réponse, et cependant, en revenant de la bonzerie avec les enfants, Fleur-Rose passa près du vieux Na-Hio. Il lui semblait que ce bon père, auquel elle avait ouvert ingénument son cœur, faisait mainte-